

THOMAS
RAPHAËL

LE BONHEUR
COMMENCE MAINTENANT

roman



Et si on forçait le destin ?

Flammarion

Extrait de la publication

THOMAS RAPHAËL

LE BONHEUR COMMENCE MAINTENANT

Le manuscrit de Sophie a été refusé partout.

Un jour, miracle, on lui propose d'en faire un film.

Mais Lucas Gardel, le réalisateur, pose une condition : Sophie doit devenir sa directrice artistique. A-t-elle l'expérience nécessaire ? Pas de problème, répond Sophie, qui n'a jamais mis les pieds sur un plateau de cinéma.

La voilà à Paris avec Julien, son neveu, et Mélanie, leur colocataire. Eux, dans la vie, personne ne les a jamais aidés. Ensemble, ils décident qu'ils ont le droit de forcer le destin. Une directrice artistique qui n'a jamais touché une caméra. Une apprentie journaliste infiltrée. Et un étudiant amoureux de son professeur. Oui, il existe des raccourcis vers le bonheur. Mais la route risque d'être un peu plus cabossée.

Et cette ombre qui plane sur eux ? Quand le vent se lève, bonne ou mauvaise fée, Joyce Verneuil n'est jamais loin...

Tendresse, humour, suspense et rebondissements... Toute notre époque prend vie dans ces chroniques romanesques dangereusement addictives.

Après le succès de La vie commence à 20h10, grâce au bouche-à-oreille exceptionnel des blogueurs, Thomas Raphaël, 30 ans, est de retour avec une nouvelle comédie drôle et caustique.

Flammarion

Extrait de la publication

Le bonheur commence maintenant

DU MÊME AUTEUR

La vie commence à 20 h 10, Flammarion, 2011 ; J'ai Lu, 2012.

Thomas Raphaël

Le bonheur commence maintenant

Et si on forçait le destin ?

roman

Flammarion

Ce texte est une fiction. Les personnages et les situations y sont purement imaginaires : toute ressemblance avec des personnes ou des événements existant ou ayant existé ne serait que coïncidence.

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-0406-2

« Quand vous glissez sur une peau de banane, on se moque de vous ; mais quand vous racontez que vous avez glissé sur une peau de banane, le rire vous appartient. Vous n'êtes plus la victime de la blague, mais le héros. »

Nora Ephron

UN

Sur la place du marché, une vieille dame tend un porte-bonheur à une jeune femme.

— *Nouez ce ruban trois fois à votre poignet, mademoiselle, et il ne vous arrivera plus jamais rien.*

— *Auriez-vous exactement l'inverse ?*

J'ai enclenché la clé, j'ai poussé la porte, et j'ai senti qu'on avait reçu plus de courrier que d'habitude. Je me suis faufilée à l'intérieur pour que les lettres ne s'écrasent pas derrière la porte.

J'ai posé mon tas de copies sur le guéridon, j'ai attrapé un crayon et, sur la première feuille en haut de la pile, j'ai noté l'idée que j'avais eue dans la voiture – un dessin pour mon blog. J'ai écrit le plus légèrement possible, sans appuyer, histoire que l'élève propriétaire de la copie, une fois gommée, ne puisse pas se douter qu'elle avait servi de pense-bête.

J'ai appelé Marc, qui n'a pas répondu. J'étais seule, comme prévu, comme tous les mardis midi – j'allais réchauffer le reste de lasagnes, avec un peu de roquette. Je me suis baissée pour ramasser le courrier. La porte avait été un peu dure à pousser, je m'attendais à trouver sur le sol une des grosses revues savantes auxquelles Marc était abonné.

Parmi les prospectus, il y avait une grosse enveloppe kraft à soufflets. Je connaissais cette épaisseur par cœur. Pas besoin de vérifier l'adresse pour savoir qu'elle m'était destinée. Mon cœur s'est serré, ma mâchoire aussi : j'ai attrapé le manuscrit qu'un nouvel éditeur m'avait refusé.

Le énième. J'avais arrêté de compter.

Ça faisait quoi, six mois depuis la dernière réponse négative que j'avais reçue ? Je n'avais pas compté les réponses. Depuis le temps, j'avais cru qu'elles étaient toutes arrivées. J'ai posé l'enveloppe sur la table de la cuisine et j'ai mis à la poubelle le reste du courrier (des publicités).

Et je me suis agitée. J'ai vaqué à ma routine, comme tous les midis, comme si de rien n'était. J'ai monté le chauffage, allumé le four, sorti les couverts, calculé combien de jours j'avais, idéalement, pour rendre les copies des quatrièmes B, et combien de jours, en vrai, je m'accorderais. J'ai fait comme si tout était normal, j'ai sorti le linge de la machine, les couverts du lave-vaisselle, puis j'ai fini par reconnaître, après encore deux ou trois allers-retours absurdes dans l'escalier, me retrouvant dans la salle de bains sans savoir ce que j'étais venue chercher, que l'enveloppe kraft du courrier de ce matin m'avait, comment dire, déstabilisée.

Fallait-il que je lui tiennne tête, que je l'affronte directement ? Ou que je continue de l'ignorer, car l'indifférence est la meilleure des revanches ? J'ai arrêté de frotter le lavabo que j'avais déjà nettoyé la veille et je suis redescendue pour faire face à mon courrier. On était en janvier, ma résolution secrète cette année était d'oublier mon roman. Tourner la page. Terminé. J'ai regardé l'enveloppe, je l'ai scrutée, je l'ai pesée, retournée. À part mon nom et mon adresse, rien d'autre : pas de logo, pas d'expéditeur. J'ai senti les trois cents pages et la reliure en plastique. C'était bien ça : mon manuscrit.

Première Saison. Il m'en avait fallu, du temps, pour trouver un titre qui me plaisait. L'écriture, en revanche, avait été plutôt rapide. Ça faisait presque trois ans que je n'étais pas retournée à Paris. Après mon passage chez Azur Productions¹, j'étais rentrée à Bordeaux, et Marc m'avait encouragée à raconter mon expérience. On en avait discuté, il m'avait dit que ce que j'avais vécu dans les coulisses de *La Vie la Vraie*, auprès de la productrice Joyce Verneuil, méritait d'être raconté. Il avait fait construire pour moi une véranda dans notre minuscule jardin, et c'était devenu

1. Cf. *La vie commence à 20 h 10.*

mon bureau. J'avais longuement réfléchi à mon histoire, j'avais tout écrit sous forme de notes, pour vérifier que ça tenait. Puis j'avais commencé à rédiger... C'était sorti d'un jet.

Je n'avais plus jamais regardé *La Vie la Vraie*. Pas plus que je n'avais eu de contact avec Joyce Verneuil. Le soir, à 20h10, Annie montait se connecter à Internet pour regarder l'épisode en direct. Marc et moi restions en bas, dans le salon, pour la fin du journal. Il m'avait poussée à raconter mon expérience, mais l'expérience en question restait entre nous une parenthèse douloureuse, qui avait failli détruire notre couple. Au quotidien, même bientôt trois ans après, nous évitions pudiquement d'en parler.

La minuterie du four m'a rappelée à la réalité. J'ai sorti le plat, j'ai allumé France Inter, et je me suis servi une petite part des lasagnes qu'Annie m'avait aidée à cuisiner. Ça faisait plus de six mois que j'avais entamé le deuil de mon roman, c'était le passé, je ne devais pas laisser la réponse d'un éditeur plus lent que les autres me replonger dans ces regrets. J'avais mes élèves, pour la seconde année déjà, je leur enseignais le français, je les adorais. Et il y avait Marc, il y avait Annie, ils étaient tout pour moi. J'avais trente-trois ans, une vie confortable, on pensait à un enfant... A-t-on le droit de réclamer davantage ?

J'ai planté ma fourchette dans les lasagnes, j'ai découpé un morceau et j'étais à deux doigts d'y poser les lèvres quand j'ai bondi de ma chaise. Comme ça, d'instinct.

Ah, ça, elle a été prise par surprise, la grosse enveloppe. Je l'ai traînée à travers la table. Elle s'est retrouvée entre mes mains.

L'instinct a vite fait place à la réflexion. Trois options : jeter l'enveloppe, ouvrir l'enveloppe, garder l'enveloppe. Le but était qu'elle disparaisse de ma vue.

La jeter. Je ne voulais pas la garder dans mon bureau, même cachée – sauf un unique fichier au fond de mon ordinateur, j'avais détruit toute trace de mon roman. J'ai ouvert le couvercle de la poubelle. Au lieu d'y lâcher le manuscrit, nouvel instinct, je ne sais pas l'expliquer, j'ai ouvert le placard à balais. (Je ne jetais pas moi-même les manuscrits qu'on me retournait ; je les laissais traîner stratégiquement au milieu des vieux journaux et j'attendais que Marc fasse le ménage pour moi.) J'ai soulevé la masse de sacs en plastique qu'on stockait derrière les balais, et j'y ai fourré la

grosse enveloppe. Elle a été engloutie sous les boules froissées. J'ai refermé.

L'enveloppe avait disparu.

Je ne l'avais pas jetée.

Je ne le savais pas encore : à quelques centimètres près, mon destin venait de se jouer.

*

Le déménageur en chef est arrivé, comme il me l'avait promis, « à 14 heures précises le premier mercredi au retour des vacances de février ». Annie lui a ouvert, il a marché jusqu'à la cuisine, d'un pas militaire, comme s'il connaissait déjà la maison. Le regard à l'affût, il m'a tendu la main.

— Alors, alors. Voyons, voyons.

Il était grand, beau, carré : le déménagement à l'international n'avait rien à voir avec le déménagement de proximité.

— Je vais faire un inventaire volume par volume, vous allez m'accompagner, et vous me direz pour chaque élément si ça reste, si ça part au stockage, ou si ça déménage.

Il a filé au salon et s'est mis à inspecter.

— Un déménagement, c'est deux choses : l'anticipation des volumes, et la rigueur de l'étiquetage. Ah, ça paraît simple, mais vous ne diriez pas ça si vous aviez vu les choses que j'ai vues.

Il a décroché de sa ceinture un calepin et un crayon. Sa voix portait dans toute la maison.

— L'ensemble télé ?

— Oui ?

— Je vous dis *ensemble télé*, vous me dites : *ça reste, on stocke, ça part*.

J'ai enlevé mon tablier. Mes cheveux se sont emmêlés dans les bretelles.

— Donc, a-t-il répété, *ensemble télé* ?

J'ai couru au salon, le tablier en vrac sur ma tête. Annie m'a suivie et s'est cachée derrière moi.

— L'ensemble télé, heu, ça reste. On fait un échange de maisons pour six mois, on s'est mis d'accord pour...

— Fauteuils et canapé ?

— ... Ça reste.

Il a écrit un signe sur son calepin.

— Bibliothèque ?

— Ah, là, par contre, c'est plus compliqué, vu que...

Il m'a fixée. J'ai compris qu'il m'accordait trois secondes. Je me suis approchée de la bibliothèque et je me suis concentrée.

— Bon, on va pas prendre de risque. On va dire que tout part.

— C'est vous qui voyez. Après, un déménagement, faut le savoir, ça se joue au kilo près.

— Vous avez raison, j'ai dit en regrettant que Marc ne soit pas là pour trier lui-même ses livres.

En haut, c'étaient des romans. Sur la rangée du dessous, des romans encore. Et sur celle encore au-dessous, des livres d'histoire sur le XIX^e siècle. Je me suis arrangé les cheveux.

— Mon ami ne veut emporter avec lui que les livres qui sont des livres d'histoire relatifs à des périodes postérieurs à 1940. Et encore, seulement ceux qui portent sur l'histoire des moyens de communication, pour son séminaire de recherches qui va surtout concerner, d'après ce que je comprends...

— Ça reste. On stocke. Ça part.

Mon cœur s'est un peu accéléré. Prendre une décision sans se tromper. D'un côté, le déménagement ne devait pas nous coûter trop cher ; de l'autre, il ne devait manquer à Marc aucun de ses livres de référence. Sur l'avant-dernière étagère, certains titres disaient *Médias* ou *Propagande*...

— On stocke. Sauf l'avant-dernière étagère, en bas, qui part.

Il a posé la main sur la tranche de la bibliothèque.

— Et le meuble ?

Le couple de professeurs de Princeton avec qui Marc s'était organisé pour faire l'échange de maisons nous avait demandé de leur faire de la place. Ils venaient avec deux enfants, et eux aussi avec des livres et des dossiers pour leur séminaire de recherche. Bordeaux 3 était ravi de l'opération : ils envoyaient un professeur à Princeton, en échange ils en recevaient deux.

J'ai suivi le type à l'étagère, dans notre chambre, dans la salle de bains, dans la chambre d'Annie. Déjà qu'on allait lui faire manquer deux mois de collège, on voulait qu'elle vive le mieux possible notre long été sur le campus de Princeton. Tant pis pour le surcoût, on allait déménager quasiment toutes ses affaires.

J'étais de plus en plus efficace, il avait l'air content de moi. Dans les escaliers, en redescendant, il avait la nuque droite, les épaules larges, et de petites fesses musclées...

— T'es amoureuse ? m'a demandé Annie.

— Bien sûr que non ! j'ai chuchoté. Qu'est-ce que tu racontes ? Je me suis retournée, elle était deux marches derrière moi. J'ai froncé les sourcils en mettant mon doigt sur ma bouche, le visage forcément tout rouge – à tous les coups le type avait entendu.

— T'es pas amoureuse ? a répété Annie en articulant bien.

Nouveau geste de ma part, plus expressif...

— Bien sûr que non, qu'est-ce qui te prend ? Ce monsieur...

— ... Et tonton ? a-t-elle demandé avec une drôle de tête.

Je me suis tapé le front avec la main. Et j'ai ri bêtement :

— *Évidemment* que je suis amoureuse. De Marc. Ton oncle. On vit ensemble et on s'aime. On est amoureux. Bien sûr.

Elle a hoché la tête, songeuse.

— Et toi, j'ai vite enchaîné, tu es amoureuse ?

— Un peu. D'Adrien. Mais on veut pas se marier.

— Tu crois qu'il va te manquer ?

— Oui.

— Tu sais qu'on reviendra très vite ? Marc restera un peu plus, mais toi et moi on sera de retour pour ta rentrée en cinquième. Entre-temps, on va voir plein de choses, on va aller à New York, tu pourras apprendre l'anglais. Et tu pourras parler avec Adrien autant que tu veux sur Skype.

— Avec le décalage horaire, je pourrai pas l'appeler le soir, parce qu'il dormira. Mais le matin, je pourrai.

— Ce sera bien, pas vrai ?

Elle a hoché la tête, timidement. J'aurais aimé qu'elle soit plus enthousiaste. Moi aussi, j'avais besoin d'être rassurée.

Dans la véranda, le déménageur d'élite s'impatiait. Il a pointé son calepin vers mes classeurs :

— Tout ça, on en fait quoi ?

— Tout ça... j'ai hésité. On stocke.

L'idée de me séparer de mes notes de cours a déclenché un début de sentiment de panique, que j'ai réussi à réprimer, tué dans l'œuf, bravo, fière de moi – pas besoin de mes notes à Princeton, puisqu'à Princeton je ne donnerais pas de cours. J'ai par-

couru mentalement le contenu de mes classeurs. J'avais passé tellement de temps à préparer tous les cours, et cette année encore, à les améliorer... Je me suis sentie coupable, comme à chaque fois que j'y pensais : mes élèves termineraient l'année sans moi.

Tandis que le déménageur m'interrogeait sur la table de la véranda (ça reste), je me suis demandé : *Si je n'avais pas voulu suivre Marc, est-ce qu'il m'aurait laissé le choix ?* Aussitôt qu'il m'avait annoncé la nouvelle de l'échange avec Princeton, il s'était comporté comme s'il était naturel que je quitte le collège avant la fin de l'année et que je le suive là-bas tout l'été. J'avais même dû insister pour qu'il accepte que je revienne en septembre, un mois avant lui, pour la rentrée...

Évidemment que j'étais heureuse. Il disait qu'on avait de la chance, ce serait un bel été... Ma mère était intervenue auprès du recteur et, sans que je remplisse le moindre formulaire, elle m'avait obtenu un congé sans solde – passe-droit exceptionnel en cours d'année. Elle avait argué du progrès de la connaissance et du rayonnement international de l'excellence universitaire française. Il était sous-entendu, dans l'argumentaire de ma mère, que Marc était l'excellence, et moi la femme qui devait voyager avec lui pour cuisiner. J'avais regardé sur une carte : le campus de Princeton était au milieu de la campagne. (À plusieurs heures de train de Washington ou de New York, on pouvait difficilement faire l'aller-retour dans la journée.) Marc disait qu'il y aurait des cours d'été pour moi, que je pourrais me remettre à l'anglais... que je pourrais démarrer un nouveau roman. Et je n'osais pas lui dire, même s'il devait bien commencer à s'en rendre compte, que l'écriture, pour moi, c'était terminé. Que restait-il ? Mettre en route le bébé dont on avait parlé ? Au fond, Marc avait raison de considérer comme naturel que je le suive, sans même avoir à me le demander : je n'avais pas de carrière, pas de projet, pas d'ambition particulière. Qu'est-ce que j'avais ? Deux classes de sixième et deux classes de quatrième ? Qu'étaient mes élèves comparés à son séminaire de recherches à Princeton ?

Je devais me réjouir, je ne pouvais pas me plaindre : j'étais libre de partir six mois sans rien avoir à sacrifier.

On a terminé par la cuisine. Le type a ouvert le placard à balais et a désigné la montagne de sacs en plastique.

— On stocke, j'ai dit.

Il a noté un signe sur son calepin. Il a failli refermer la porte mais, pris d'un doute, il a glissé son bras sous les sacs. Son regard a pétillé de la fierté de celui qui ne fait pas les choses à moitié :

— Et ça, madame, on stocke aussi ?

La grosse enveloppe en papier kraft : je l'avais totalement oubliée. Annie, qui était toujours dernière moi, a sauté dessus comme si elle risquait de s'enfuir, et m'a demandé, tout excitée, ce qu'il pouvait y avoir dedans. Le déménageur a laissé l'enveloppe à ses soins et s'est éloigné faire des calculs sur son calepin.

— Je peux ouvrir ? a frétilé Annie sûre d'avoir trouvé un trésor.

— C'est juste mon manuscrit. On peut le jeter.

— Tu l'avais caché ?

— Je... Fais-en ce que tu veux. Du moment que tu n'oublies pas de le jeter après.

J'ai retrouvé le déménageur au salon. Il m'a dit que ce serait un petit déménagement, que la caisse mettrait trois semaines pour arriver à Princeton, qu'il viendrait nous apporter des cartons et des rubans adhésifs de couleurs différentes, à utiliser selon un code qu'il nous expliquerait dès qu'on lui aurait retourné son devis signé. Il m'a serré la main, il m'a adressé un sourire, le premier, et il a refermé la porte sans me laisser le temps de le saluer.

Il m'avait désorientée... Il fallait que je reprenne le cours normal de mon après-midi. J'ai fait le point sur mon programme, je me suis dit que j'allais proposer à Annie de préparer de la pâte à crêpes avant de l'emmener à l'école de danse. Elle était assise à la table de la cuisine, mon manuscrit posé devant elle. Elle s'appliquait à déchiffrer la carte qu'elle avait trouvée dans l'enveloppe.

Quand je me suis approchée, ce n'est pas la carte qui a attiré mon attention. C'est le manuscrit : la page de garde n'était pas la bonne. Ce n'était pas ma mise en page. Je me suis penchée, et je me suis trouvée encore plus perplexe. Ce n'était pas ma mise en page, mais c'était le bon titre : *Première Saison*.

Comment était-ce possible ? Pourquoi avait-on modifié ma mise en page ? Ça n'avait pas de sens.

Il n'y avait que le titre. Mon nom, j'ai remarqué, avait disparu. Qui avait pu s'amuser à refaire la mise en page et changer la reliure ? Pourquoi ce travail ? C'était absurde.

J'ai posé ma main sur le texte et j'ai ouvert une page au hasard.

Ce n'était pas un roman.

Les paragraphes n'étaient pas denses, il y avait beaucoup de blanc, des répliques, des noms de personnes, et des intitulés de séquences... C'était un scénario.

J'ai voulu arracher la carte des mains d'Annie, mais j'étais paralysée, trop de questions se bousculaient dans ma tête... Annie a levé la tête vers moi :

— J'arrive pas à lire, on dirait des ratures.

Elle m'a tendu la carte. Je l'ai prise d'une main, puis des deux pour moins trembler :

*Vous avez écrit un roman, j'aimerais en faire un film. Appelez-moi.
Lucas Gardel.*

*

— Bibounette ! C'est moi !

J'avais encore l'ordinateur sur les genoux quand la porte s'est ouverte. Marc est entré.

— Bonne journée ?

J'ai rabattu l'écran. Pour justifier mon geste précipité, j'ai sauté du canapé et, chose que je ne faisais jamais, je suis allée l'embrasser sur le pas de la porte, comme une épouse dévouée. J'ai failli l'aider à enlever son manteau, mais il aurait vraiment trouvé ça louche.

— T'as l'air joyeuse, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien rien, non non.

On a échangé quelques mots. J'ai dit « Oui, oui, très bien », je n'entendais pas ce qu'il disait vraiment. Puis il est allé aux toilettes, et j'ai soufflé comme après un contrôle de police. Un scénario de Lucas Gardel. Adapté de mon roman. Étourdissant.

Sur la fiche Allociné de Lucas Gardel, il était écrit qu'il avait fait deux films. Le premier, *Un brin prématuré* (je ne l'avais pas vu), était une comédie romantique sur une jeune femme qui se faisait plaquer par son mari, alors qu'elle était enceinte de six mois, et qui tombait amoureuse de son gynécologue. Les critiques étaient bonnes et il avait bien marché en salles. Le second, j'en avais un bon souvenir. Je l'avais vu avec Marc, c'est moi qui avais choisi ; j'avais eu peur qu'il soit raté et que Marc m'en veuille. D'ailleurs, en sortant, il avait beau avoir ri, il avait dit que c'était « quand même du divertissement facile ». Le film

s'appelait *Par A plus B*, il racontait l'histoire de quatre copains trentenaires qui partaient ensemble au ski. Au moment de remplir les formulaires pour l'assurance, la femme de l'un d'entre eux, qui était médecin, avait le réflexe de comparer les groupes sanguins des enfants avec ceux des parents. Et elle se rendait compte qu'il était impossible que les petits jumeaux d'un des couples soient les enfants de leur père. Elle constatait en revanche que leur groupe sanguin était tout à fait compatible avec ceux des trois autres copains...

Quand Marc est redescendu, il a eu un temps d'arrêt en voyant que je n'avais pas bougé. J'étais toujours debout au milieu du salon. Il m'a embrassée sur le front, il m'a demandé comment s'était passée ma journée. Pilote automatique : je lui ai raconté le déménageur, la danse, la pâte à crêpes. Mon esprit était encore sur Allociné, sur la petite photo de Lucas Gardel, avec sa barbe, derrière la caméra, un casque sur les oreilles, en train de donner des indications à un comédien. J'ai jeté un coup d'œil vers mon bureau dans la véranda : le scénario et la carte avaient disparu entre deux classeurs. Marc était rentré trop tôt, c'était frustrant, je n'avais pas eu le temps de réfléchir à ce qui m'arrivait.

Une fille normale, j'imagine, se serait empressée de révéler la découverte à son homme. De lui montrer le scénario et la carte du réalisateur célèbre. C'était incroyable : non seulement, par je ne sais quel hasard, Lucas Gardel était tombé sur mon roman, mais en plus, il l'avait aimé, au point d'y consacrer des jours et des jours, et son talent, à le transformer en un scénario qu'il voulait tourner au cinéma. *Au cinéma*. Tandis que Marc avait posé son ordinateur sur la table de la cuisine et mettait à jour ses podcasts, en continuant vaguement de me faire la conversation, la question m'est tombée dessus comme une masse : pourquoi, moi, debout devant l'homme que j'aimais, j'étais incapable de partager avec lui la meilleure nouvelle qui m'était jamais arrivée ?

J'ai proposé de faire du thé. Plusieurs fois, j'ai failli me lancer et tout lui dire. Mais quelque chose bloquait. J'avais peur. La vérité, je commençais à le comprendre dans ma confusion, était

que la carte de Lucas Gardel m'avait replongée plus de trois ans en arrière, quand j'avais reçu la proposition de Joyce Verneuil de venir travailler avec elle à Paris. À l'époque, je m'étais lancée, mais en secret, par peur d'avouer à Marc que j'allais travailler pour un feuilleton télé. Et quand il avait découvert la vérité, on avait failli se séparer. Je l'avais déçu parce que je lui avais menti, et parce que j'avais sacrifié ma thèse pour un vulgaire travail sur un vulgaire feuilleton – qui au final, selon lui, ne m'avait rien apporté. Il nous avait fallu des mois pour arriver à nous retrouver... Depuis, j'avais gardé la peur de le décevoir à nouveau, et l'instinct de ne rien faire qui comportait le risque de nous diviser.

À première vue, le scénario de Lucas Gardel était une chance inouïe, avec le potentiel de changer ma vie. À première vue. Avant d'impliquer Marc, je devais être sûre de mesurer exactement de quoi il s'agissait.

J'ai posé une tasse de thé près de son ordinateur, il m'a dit quelque chose à propos de Princeton que j'ai fait semblant d'écouter. Il restait une demi-heure avant d'aller chercher Annie à la danse. J'ai prétexté des courses à faire, j'ai enfilé mon manteau. J'ai vérifié qu'il ne me regardait pas et je suis passée dans la véranda pour attraper la carte que m'avait envoyée Lucas Gardel.

— À tout à l'heure, Marc !

— À tout à l'heure, Bibounette !

J'ai garé la voiture deux rues plus loin, j'ai ressorti la carte et je l'ai lue une centième fois.

*Vous avez écrit un roman, j'aimerais en faire un film. Appelez-moi.
Lucas Gardel.*

C'était un carton blanc, sans nom de société. Il y avait juste imprimé, en bas, en petit, *Lucas Gardel*, une adresse mail et un numéro de téléphone portable.

Tout se mélangeait dans mon cerveau : je n'avais pas le temps de formuler une hypothèse qu'une nouvelle question jaillissait. Comment Lucas Gardel avait-il obtenu le manuscrit de mon roman alors que je ne l'avais envoyé qu'à des maisons d'édition ? Pourquoi s'intéressait-il à un livre qui avait été refusé ? Comment pouvait-il être si sûr de lui, au point d'écrire tout un scénario, alors qu'il ne m'avait jamais rencontrée ? Pourquoi n'avait-il pas essayé de m'appeler directement ? Ça faisait déjà deux mois que

j'avais reçu son scénario et je ne l'avais pas rappelé... Avais-je laissé passer ma chance ?

Même s'il fallait rester prudente, plus j'y réfléchissais, plus je comprenais que ce ne pouvait être qu'une excellente nouvelle – extraordinaire même. Un jeune réalisateur en vue voulait réaliser l'adaptation au cinéma de mon roman. Ça signifiait que : 1/ mon histoire était intéressante, je n'étais pas totalement mauvaise ; 2/ je serais sans doute payée, avec mon nom au générique, ce qui était fou ; 3/ avec un film réalisé, j'allais forcément trouver un éditeur qui changerait d'avis et accepterait de publier mon roman...

Il y avait un piège. Forcément.

J'ai pianoté. Touche par touche. Comme un wagon à la foire, cric crac cric crac, qui grimpe en haut du grand huit, j'ai senti la pression monter. Dernier cran, la tonalité sonne, le vide, tout s'accélère, on ne peut plus rien arrêter. Je savais que c'était une erreur, j'aurais dû prendre le temps de lire le scénario, mais j'avais déjà perdu deux mois, je ne pouvais plus faire attendre Lucas Gardel. Il fallait que je l'appelle aujourd'hui. Après avoir laissé moisir la carte dans mon placard à balais, j'avais l'impression maintenant que chaque seconde comptait.

Deuxième sonnerie. Il pouvait décrocher à tout moment. À moins que ce ne soit une assistante ? Quand j'entendrais sa voix, j'aurais la confirmation que ce n'était pas une blague, que le scénario était vraiment de lui. Je n'avais pas réfléchi à ce que j'allais dire. Tant mieux, je me connaissais : il ne fallait pas trop que je pense, j'allais paniquer. Il fallait que je plonge directement pour rester spontanée.

La sonnerie a retenti une troisième fois. Puis une quatrième. Je ne voulais pas que le répondeur s'enclenche. Je ne saurais pas quoi dire. Peut-être que le message se perdrait. Ou il devinerait trop d'hésitation dans ma voix et il ne me rappellerait pas. Je resterais bêtement dans l'espoir, à attendre, pour rien. J'avais le cœur qui battait fort. Je voulais lui parler. Maintenant.

— Allô ?

— Bonjour, oui, pardon, c'est Sophie Lechat à l'appareil... Je voulais parler à Lucas Gardel...

— C'est moi. Mais, pardon, je n'ai pas compris qui vous étiez. Il avait l'air pressé.

REMERCIEMENTS

Merci à Clara, du blog *Moi, Clara et les mots*, et à Caroline, *L'Irrégulière*, mes fées numériques,

Aux lecteurs et aux blogueurs qui m'ont nourri de leurs mots doux – ce livre existe grâce à vous,

À Raphaël, à Adrien, pour leur talent,

À Guillaume, éditeur spectaculaire,

À Sandy, Vivien, Laure et la belle équipe chez Flammarion,

À mes amis du cinquième étage,

À Mathieu, à Mathieu, à Mathieu,

À Claire, ma muse à ce qu'il paraît,

À Laurence, qui cette fois sait ce que ce livre lui doit,

À Adrien, mon ingénieur ingénieux,

À Olivier, à Clément,

À Damien.

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELIN000330.N001
Dépôt légal : mars 2013